



Trois poèmes touaregs de la région d'Agadez

Moussa Albaka, Dominique Casajus

► To cite this version:

Moussa Albaka, Dominique Casajus. Trois poèmes touaregs de la région d'Agadez. Awal (Cahiers d'études berbères), 1988, 4, pp.145-163. halshs-01070999

HAL Id: halshs-01070999

<https://shs.hal.science/halshs-01070999>

Submitted on 6 Oct 2014

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

TROIS POÈMES TOUAREGS DE LA RÉGION D'AGADEZ

MOUSSA ALBAKA ET DOMINIQUE CASAJUS

(Article paru dans *Awal* 4, 1988 : 145-163)

Les poésies présentées ici¹ sont dues au poète touareg Kourman, qui a vécu les dernières années de sa vie aux alentours d'Arlit, au nord du Niger. Kourman est mort au cours de l'été 1989, et la nouvelle de son décès a soulevé une grande émotion parmi les Touaregs du nord du Niger. Ces poèmes ont été enregistrés par le regretté Ghoubeïd Alojaly, animateur des émissions en langue touarègue de Radio-Niger et spécialiste de littérature touarègue, lequel a eu l'amabilité de mettre l'enregistrement à notre disposition en décembre 1976. Il ne semble pas qu'ils étaient récités par l'auteur lui-même. Sur la foi de nos interlocuteurs, nous avons, dans la première version de cet article, présenté Kourman comme un membre de la tribu des Isekaranan, rattachée au groupe des Kel Ferwan². Pour Ghabdouane Mohamed et Karl-G. Prasse (1989-1990, I : 245), il aurait appartenu à la tribu des Ifaran, du groupe des Kel Faday. En fait, il s'avère après un complément d'enquête que, si Kourman appartenait bien à la tribu des Ifaran, celle-ci relève de façon imprécise de la mouvance des Kel Ferwan et des Kel Faday et partage ses terres de parcours avec les Isekaranan, ce qui explique la confusion de nos interlocuteurs. Kourman n'était peut-être pas le plus connu des poètes touaregs du Niger, mais il fut certainement l'un des plus originaux : confessions qu'il est à nos yeux l'un des plus grands. Les Kel Ferwan férus de poésie connaissent par cœur des fragments de son œuvre ; c'est auprès de certains d'entre eux que nous avons pu éclaircir les passages peu audibles de l'enregistrement. L'interprétation de certaines métaphores différait parfois selon nos interlocuteurs. Nous n'avons pas eu la possibilité de travailler avec Kourman, qui seul aurait pu trancher sur les points à propos desquels les opinions de nos interlocuteurs divergeaient. Les notes signalent les problèmes qui en résultent, tant pour l'établissement du texte que pour la traduction.

Le premier poème décrit les tourments nocturnes d'un homme torturé par l'amour, lequel prend ici les traits d'un démon lui soufflant des paroles propres à le faire souffrir. Il s'agit là d'un thème très courant, mais la force avec laquelle il est traité ici fait l'originalité du texte ; on voit dans des images saisissantes les pensées douloureuses du poète prendre l'apparence d'oiseaux de proie qui le déchirent. Le caractère presque visionnaire des images mises en scène est très rare, nous semble-t-il, dans la poésie touarègue du Niger. Cette habilité à pousser la métaphore à l'extrême est sans doute le caractère le plus attachant du génie de Kourman.

Le second est plus paisible puisque l'amant s'y montre aimé en retour, ce qui est rare dans la poésie kelferwan. On y retrouve les thèmes classiques de toute la poésie touarègue : les rivaux sont dénigrés ; l'amant jure d'aimer l'aimée jusqu'au-delà de la mort ; le méhari du poète apparaît comme son complice dans la quête de l'aimée.

Le troisième reprend certains des thèmes traités dans les deux précédents. Le poète y décrit d'abord ses tourments, avec parfois des images voisines de celles utilisées dans le premier. Il s'y montre amant heureux, comme dans le second. On y voit aussi le méhari complice de son maître. Le poème s'achève sur une vision admirable du Jugement dernier. C'est le thème de la pénitence et de la contrition devant un trop grand attachement aux biens de ce monde, autre grand thème de la poésie touarègue.

Dans la traduction française, pour laquelle l'alexandrin nous a paru une bonne transposition française des mètres utilisés, deux vers traduisent parfois un seul vers. À l'exemple d'un précédent fourni par bien plus autorisé que nous (André Miquel, in *Majnun*, 1984 : 1), nous avons parfois usé de la synérèse et de la diérèse. Il nous a parfois transposé, ou nous faire explicite là où Kourman est gracieusement elliptique, mais le lecteur pourra se référer à la traduction juxtalinéaire.

¹ La notation utilisée ici est celle adoptée lors du congrès de Bamako (1966), avec les quelques modifications apportées par le linguiste danois Karl-G. Prasse. Cependant, pour des raisons de commodités typographique, l'emphase est notée par un soulignement et non par un point souscrit. Ces trois poèmes ont été repris, avec plusieurs autres, dans le recueil que nous avons publié par la suite (Albaka & Casajus 1992), avec quelques corrections qui ont été reportées dans la version ici mise en ligne. On a également corrigé une ou deux erreurs de transcription repérées depuis 1992, et apporté dans l'appareil critique et l'introduction les modifications imposées par quelques publications ultérieures. On a enfin simplifié la notation par rapport à celle utilisée dans la version publiée de l'article et celle du recueil de 1992. Les sons élidés ne sont pas notés (alors qu'ils étaient notés entre parenthèses, ce qui alourdissait beaucoup l'ensemble). Lorsque l'élision est usuelle, on ne l'a pas signalée ; lorsqu'elle est propre à la diction poétique, on l'a marquée par une apostrophe. Quelques références au recueil publié par Ghabdouane Mohamed et Karl-G. Prasse (1989-1990), qui contenait des poèmes voisins de ceux livrés ici, ont été ajoutées à la version mise en ligne.

² Pour plus de détails sur les Kel-Ferwan, voir Nicolaisen 1963, Casajus 1987 et 2000. Sur la poésie touarègue, voir Casajus 2000 et 2012.

Texte français

1. Tandis qu'ils dorment tous, je dis mon chant d'amour

1 Tandis qu'ils dorment tous, je dis mon chant d'amour.
2 Des pensées en grand nombre à l'envi me poursuivent,
3 Soufflées par le démon ténébreux dont tourmentent
4 Mon âme à l'agonie les murmures fétides ;
5 Je le vois qui frémit, s'avançant devant moi.
6 Il est aussi cruel qu'une hyène à collier
7 Ou que le sanglier se vautrant dans la fange,
8 La hure hérissée et dardant ses défenses,
9 Lorsqu'il me dit tout bas : « Je sais pour cette nuit
10 Quels tendres entretiens nous donnerait l'amie
11 Dont la bouche mignonne [en s'entrouvrant découvre,]
12 Des dents que leur blancheur rend pour toi plus précieuses
13 Que les brins ajourés d'un tissu de coton. »
14 J'enlace [dans mon rêve] un cou que lui envie
15 La gazelle paissant sur les terres herbeuses.
16 Huilés et torsadés, ses cheveux sont pareils
17 À la corde tressée dans la laine des chèvres.
18 Sa peau luit comme un champ sur la haute colline,
19 Quand les nuées gonflées déversent à l'aplomb,
20 Au milieu des éclairs, une pluie ruisselante,
21 Dont s'abreuve et se lave une steppe assoiffée.
22 Ah ! j'aime son visage, entre joues et sourcils.
23 Ah ! elle m'a frappé d'un dard empoisonné,
24 Me laissant à mon mal et aux plaies qui me rongent.
25 Est-ce un aigle qui plane au-dessus de ma tête
26 Escorté de corbeaux croassants et avides ?
27 Attendant la curée, les voici qui se posent.
28 Comme un fauve affamé, l'aigle d'abord s'avance ;
29 Dans mon sang il se baigne et son bec est dressé,
30 De ses serres il ouvre une plaie douloureuse
31 Tandis qu'entre mes flancs mes entrailles s'épanchent.
32 Comme si ce démon avait entendu l'aigle
33 Il le frappe soudain d'une épée à sa taille.
34 La vision se dissipe en un froissement d'ailes.
35 J'approche mon chameau et je saisis sa selle,
36 Puis en serre la sangle adaptée à son flanc,
37 Prêt à le cravacher d'un rameau de gommier³.

³ La traduction des termes botaniques et zoologiques est établie d'après E. Bernus, 1967 et 1979 ; E. Bernus et E. agg-Albostan-ag-Sidiyan, 1987 ; Newby *et al.*, s. d. ; Ozenda, 1977 ; Petites sœurs de Jésus, 1974 ; Peyre de Fabrègues, 1977, ainsi que d'après des indications orales de E. agg-Albostan ag-Sidiyan.

2. Ghaïsha, voici l'heure où la torpeur du jour

36 Ghaïsha, voici l'heure où la torpeur du jour
Gagne les campements... Et j'entonne mon chant.
37 L'amble de mon chameau me donne la cadence.
38 J'ai traversé le bois, mon âme était paisible.
39 À la nuit j'ai atteint Adalak endormi ;
40 Tous les jeunes galants étaient rentrés chez eux.
41 J'ai approché sans bruit de celle qu'ils chérissent ;
42 Mon chameau a fait halte en gardant le silence :
Il sait qu'en blatérant il me compromettrait.
43 J'ai frôlé de ma main une épaule endormie ;
44 Se sentant effleurée, elle s'est repliée
45 Sous sa tunique, en se couvrant jusqu'à ses pieds.
46 « Ami, m'a-t-elle dit, j'ai attendu en vain
47 À l'heure où les galants devisaient avec feu ;
48 Tous se pressaient ici ; même les jeunes serfs
Riant sans retenue, étaient de l'assemblée.
49 Mais toi, pendant ce temps, tu as laissé la nuit
S'assombrir doucement :
50 la lune et les étoiles
Glissaient vers le couchant et les vieillards dormaient.
51 – Qu'ai-je à faire, ai-je dit, de ces vains bavardages ?
52 Que peut en espérer celui qui s'y consacre ?
53 – Je m'en vais, malgré moi, aviver ta souffrance :
54 Je te prie d'enfourcher ton chameau bien dressé ;
55 Mais sache cependant, je le dis devant Dieu,
56 Que je n'aime que toi et ceux qui te sont proches.
57 Les galants, ce tantôt, se montraient tous anxieux
58 De médire sur toi – aucun ne s'en privait.
59 On croyait des lions avides de ta chair ;
60 Voyant le sang perler, ils perdaient tout scrupule ;
61 Leurs propos t'accablaient, rivalisant de haine.
62 – Je peux imaginer leur perfide babil,
63 Mais laisse-les parler, ils sont tous méprisables,
64 Où donc est le bâton dont ils me frapperaient ?
65 Dès qu'ils m'apercevront, ils fuiront aussitôt.
66 [Écoute-moi plutôt,] je ne t'oublierai pas
67 Avant que vienne l'heure où, au fond du tombeau,
Sept ans après ma mort,
68 ma chair sera dissoute
Et mes os en poussière. »
69 Ah ! je sais maintenant
70 Que rien n'a plus de prix qu'un méhari fidèle,
71 Dont la bosse est dressée et les flancs sont tendus,
Pareils à une natte à la trame serrée,
72 Sur lequel est sanglée une selle à sa taille,
73 Qui sait hâter le pas, dès qu'il te voit lever
La racine d'*absegh* qui te sert de cravache.
74 Alors, tu vas ta route, aimant celle qui t'aime,
75 Le pas de ton chameau troublant seul le silence.

3. Hier, j'ai passé le jour impuissant à rien faire

76 Hier, j'ai passé le jour impuissant à rien faire.
77 Plongé dans le tourment, j'avais voilé mon front ;
78 L'amour qui m'a frappé me fait haïr le jour ;
79 [Moi qu'on sait élégant,] je m'en vais en guenilles,
80 En tout point comparable à l'outarde assoupie ;
81 Sous mes doigts palpitants, je sens mon cœur ardent ;
82 Il se tient devant moi, celui qui me tourmente,
83 La chevelure hirsute et les tresses défaites,
84 Ce démon du désir, dont la tête est pareille
85 À celle des taureaux que les Peuls font brouter.
86 S'il n'est déjà maudit, que le Très-Haut le frappe,
87 Ce démon qui me dit : « Je t'en fais le serment
Par le lettré nourri des Saintes Écritures,
88 Je sais où te mener pour te faire souffrir :
89 La tribu où demeure une beauté parfaite,
90 Au-delà d'Ikazan a installé ses tentes,
Là où la steppe herbeuse à l'infini s'étend.
91 La clarté qui la pare irradie autour d'elle
92 De sa jambe et son buste, et son cou où reposent
93 Ses cheveux mis en tresse et lourds comme les dattes
Qu'on voit pendues en grappe aux cîmes des palmiers.
94 Elle a comme l'éclat d'un argent non mêlé,
95 Ou la sombre couleur d'un frais rameau d'*ileg*. »
96 Je prends la route enfin, mes tourments devant moi,
97 Comme autant de corbeaux, piaillant, battant des ailes.
98 Je saisis mon chameau, compagnon au pas souple,
99 Dont est grasse la bosse où le poil se hérissé ;
100 Quand j'attache sa selle, il sait ce que je veux ;
101 En riant, je l'enfourche et entonne mon chant ;
102 Je l'excite d'un pied qu'inonde la sueur
Et son pas plein d'allant met mon voile en désordre.
103 Il tire sur sa longe à la trame serrée ;
104 « Doucement, m'écrié-je, ô fils de la chamelle !
105 – Laisse pendre à mon cou ma longe détendue,
106 Pour toi je m'en irai d'un galop régulier
107 Comme un jeune chameau, rétif au chamelier
Dont grince à chaque pas le bouclier d'oryx. »
108 Quand la lune au couchant est prête à disparaître,
109 Je vois les pas d'un serf en route vers sa tente ;
110 Je l'atteins et m'écrie : « Dis-moi ce que tu sais,
111 Dis-moi, frère de lait, où est celle que j'aime ?
112 Il ferait œuvre pie, celui qui me dirait,
113 Apaisant ma souffrance, où est son campement.
114 – Mon ami, répond-il, fais taire ton ardeur,
115 Elle touche à sa fin la course qui t'épuise ;
116 Je connais le chemin, laisse-moi te guider
Vers celle dont la joue apaisera ta peine,
117 Vers sa bouche et ses dents frottées d'une brindille.
118 Je l'ai vue ce matin, elle s'était vêtue
119 D'étoffes satinées luisant comme du sang ;
120 Elle aurait des bontés si venait auprès d'elle
121 L'ami auprès duquel elle trouve la paix,
122 Mais se montre farouche au galant inconnu.

123 – Allons, conduis-moi donc, je sais bien tout cela ;
124 Autrefois, je le crois, d'elle je fus aimé,
125 Elle me fit serment d'un amour éternel.
126 Mais j'ai appris depuis que la femme ne sait
127 Ni aimer ni se faire un devoir de l'amour ;
128 On la voit oublier les serments les plus fermes
Et se montrer cruelle à qui s'en croit aimé. »
129 Mon chameau maintenant a ralenti son pas ;
130 Je m'avance sans bruit, déjà les vieillards dorment ;
131 Près de perdre l'esprit, j'arrête ma monture
132 Bien dressée, puis la laisse au-devant de la tente,
133 Que je contourne au nord. Elle dort, tête à l'est ;
134 J'ose une fois entré l'arracher au sommeil,
135 Sans craindre le danger de me voir éconduit ;
136 Elle me tend sa main qu'assombrit le henné,
137 Portant bague d'argent et bracelet semblable ;
138 Je lui murmure : « Allons ! Mon cœur est en alarme,
139 D'être éloigné de toi me met à l'agonie.
140 – Doucement, mon ami, dit-elle, sois patient,
141 Je souffre plus que toi et pleure à chaque instant,
142 Ton absence est pour moi une douleur sans fin,
143 Ma pensée va sans cesse à l'Ouest, où tu demeures.
144 Au diable la pudeur, je brûlais à t'attendre ! »
145 Elle cherche dans l'ombre à saisir son corsage,
146 Laisse sous les tapis qui tombent de l'égéd ;
147 Puis devant moi s'assied, fine comme un palmier,
148 Et semblable à la liane enroulant ses torsades.
149 Qui, venant pour la voir, lève un pan de sa tente
Se retire confus en serrant son litham.
150 Les étoiles bientôt ont commencé leur chute,
151 De l'orient s'étend l'uniforme pâleur ;
152 Lorsque non loin de moi j'entends le coq chanter,
153 Je dis cette prière : « O mon Dieu ! je t'invoque !
154 Prolonge cette nuit d'une nuit aussi longue. »
155 Le jour s'est éclairci, je sens mon âme en paix ;
156 Je crois en m'en allant sortir d'un frais bocage ;
157 Je suis comme hébété, sans pouvoir la quitter.
158 « Conduis-toi dignement, me dit mon méhari,
159 Le blâme dans les yeux, les vieillards te regardent. »
160 Je prends la route enfin, la jambe chancelante ;
161 Tu sais ma contrition, ô Dieu qui m'a créé !
162 Moi à qui cette femme est plus précieuse encore
163 Que n'est au suzerain la bourse bien liée
164 Où il serre en tremblant les réaux du tribut.
165 Je sais pourtant, mon Dieu, que le jour n'est pas loin
166 Où nous retournerons au néant dont tout vient ;
167 Le monde à ta merci deviendra devant toi
Comme un troupeau brûlé par l'ardeur de midi ;
168 Le soleil, ce jour-là, sera comme un brasier,
169 Les flammes de l'Enfer croiront tout embraser ;
170 Les élus, se baignant dans les eaux du Kawthar,
Élèveront la voix et diront ta louange :
171 « Grâce te soient rendues, ô Dieu plein de largesses ! »
172 Moi qui vous dis cela, aujourd'hui je suis seul ;
173 À l'entrée du vallon, j'ai voilé mon visage,
174 Je ne vois alentour ni tentes ni troupeaux.

Texte touareg

1. Tandis qu'ils dorment tous, je dis mon chant d'amour

- 1 Tâgg ézlé n-târ', edduneya nsân ;
je suis en train de faire le chant d'amour les gens dorment
En concurrence avec *eddenét* (ou *edné*) et *teklele*, *edduneya* (ou *eddunya*, *duneya*, *dunya*) désigne d'abord la Création. Dans le sens dérivé de « les gens », ces mots sont beaucoup moins usités que *aghälak* qui sert, chez les Kel Ferwan, de pluriel à *äwédem*.
- 2 Imédranän eddêwän, olân ;
[mes] pensées vont de compagnie elles sont semblables
- 3 Elân äjägältéf di yenghân
elles ont [en elles] un être fantomatique me tuant
Äjägältéf appartient à un type de terme que les Kel Ferwan appellent *sämal*. Un *sämal* est d'abord une indication, un point de repère permettant par exemple à quelqu'un de trouver son chemin. Il désigne par extension un mot ou une locution au sens imprécis devant évoquer dans l'esprit de l'auditeur une série d'images ; on peut traduire *äjägältéf* par « forme imprécise se dégageant à peine de la pénombre qui l'entoure ». L'utilisation de ce mot suppose une certaine personnalisation des pensées qui assaillent le poète. Elles apparaissent comme soufflées par un être démoniaque.
- 4 Es-tighelt, yelân imi yerkân ;
au moyen de paroles cruelles ayant [= cet être à l'aspect fantomatique ayant] une bouche puante
- 5 Yetijeljegil dat-i yosän.
il [= cet être à l'aspect fantomatique] frémit vaguement devant moi venant
- 6 Yof-é ye nn-äzag médägh-olân,
vaut mieux que lui un-de-la-crinière [= l'hyène à collier] ou bien ils sont semblables
- 7 Méd azubär' ejwâyän ekmam,
ou le phacochère [se] graissant il est muselé
C.-à-d. : ... le phacochère se vautrant dans la vase dont il s'oint le groin et qui recouvre son museau d'une croûte ayant l'apparence d'une muselière.
- 8 Yegân tégädélt d-isek ightân,
faisant la courte chevelure et la corne se dressant
Cette est en fait une défense. Il y a bien dans les parlers touaregs du nord du Niger des mots pour désigner le phacochère, comme d'autres animaux soudanais tels l'éléphant, la girafe, le boa, etc., mais il n'est pas sûr que les locuteurs qui les emploient aient toujours effectivement vu les animaux que ces mots désignent. Dans certains cas, ils leur prêtent des caractères fantastiques montrant que, en réalité, ils se fondent sur des descriptions entendues. Ici, il est difficile de dire si Kourman attribue une corne au phacochère par erreur ou si le mot *isek* est simplement employé dans une acception lâche. Pour la traduction finale, on s'est autorisé de ce que le dictionnaire de Gh. Alojaly (1980) donne aussi pour *azubär(a)* la traduction sanglier.
- 9 Wa di-mmälän : éhad-dä nessân
celui me disant cette nuit-ci nous savons
- 10 Igi nn-eljemat d-imî yeknân,
le fait d'avoir un entretien avec une bouche étant faite [= étant parfaite]
Eljemat désigne le plus souvent un entretien assez suivi, portant sur des sujets sérieux. Ce n'est pas son sens ici, où il désigne un entretien nocturne et galant. Le terme le plus utilisé pour désigner un tel entretien léger est *édämänné*. Un conciliabule, un entretien devant déboucher sur une décision, est en général appelé *shänwära*, terme d'origine arabe.
- 11 Yemîzäymäzäy näbrät olân.»
qui a les dents espacées [le brin de tissu appelé] *näbrät* ils sont semblables
Il faut comprendre : une bouche parfaite... dont les dents sont blanches et un peu espacées, comme le sont les brins du *näbrät*. – Avoir les dents, et en particulier les deux incisives supérieures, un peu écartées les unes des autres est un signe de beauté chez les Touaregs. – Le *näbrät* est un tissu de coton blanc très prisé, dont les brins sont légèrement espacés. Le seul échantillon que nous ayons pu observer était de fabrication indienne. La comparaison avec ce tissu fait ressortir à la fois la blancheur des dents de l'aimée, et le fait qu'elles sont légèrement espacées. – Celui qui souffle ces paroles à l'oreille du poète, et qui est comparé à une hyène ou un phacochère, est encore un démon censé lui inspirer ces pensées trop suaves.
- 12 Nesâghläy-d efus iri yolân
nous faisons entourer ici le bras le cou semblable
Il semble que ce vers et ceux qui suivent décrivent une action qui n'a lieu qu'en rêve ou en pensée.

- 13 D-äg-nérân yâhân édäg iksân.
au fils des gazelles-dama [= un membre de l'espèce gazelle-dama] étant dans le lieu herbeux
Éner est diversement traduit par les auteurs. Nous suivons ici les Petites Sœurs de Jésus (1974). *Äg-nérân* est une locution poétique. On emploie ordinairement cette tournure par exemple pour les noms de tribus : un *äg-Ferwan* sera un membre du groupe des Kel Ferwan.
- 14 Wen tesseltäf ejwâyân, olân
ceux qu'elle a tressés [= ses cheveux] sont graissés ils sont semblables
- 15 D-ehellum s-âké' s yellâm, edrân.
à la corde en laine avec quantité que elle est nouée elle est torsadée
- 16 Élâm tawägost n-edkel oggân
la peau [semblable au] champ cultivé de la hauteur dominante
Élâm a le sens de peau ou corps. Ces notions sont à peine distinguées et nous avons adopté dans la traduction finale la solution la mieux appropriée au contexte.
- 17 Fél ebbîryäd éghsär d-es igdân :
sur [lequel] lâche [l'eau] le cumulus à lui étant égal [= étant à l'aplomb de lui, du champ]
- 18 Yehînägnäg, etâssâm, elyâm,
la pluie tombe il y a des éclairs [le sol] se dissout
- 19 Yekrâz kârkâra, kellu osshâm.
elle est féconde la plaine elle est lavée
Kârkâra est un mot haoussa, correspondant au tamacheq *egoras*.
- 20 Gér esmet d-ânar a nâra, khay !
entre la joue et le sourcil ce que nous aimons ah
- 21 Terdâb-i s-emur wa n-defi, khay !
elle m'a frappé avec la flèche celle du poison ah
Defi est un mot haoussa.
- 22 Toyy-i, lâggây' ed-busân, ettyân.
elle m'a laissé je souffre avec les blessures mangent
- 23 Yollây-an ejij, jâdâr imdân ;
plane pour nous un charognard aigle achevé [= ayant tous les attributs d'un aigle]
Ces oiseaux qu'on voit apparaître sont à demi réels. Leur présence signifie que le poète est à l'agonie, puisqu'il s'agit de charognards. Mais ils figurent en même temps ses pensées tourmenteuses.
- 24 Yelâ ghrutân, emsâyân, eghwân.
il a [autour de lui] des corbeaux ils mendient ils croassent
- 25 A-ddu ghâssârân féll-i, ejnân.
ils se mettent à atterrir sur moi ils sont sanguinaires
Curieusement, ce vers rappelle assez un vers d'un poème recueilli chez les Kel Deneg (Gh. Alojaly, 1975 : 139, sixième vers de la page) : *a-du-ghâssârân ser-nagh, ih-én*. Il peut s'agir d'une coïncidence mais il n'est pas à exclure soit qu'il y a là un cliché répandu soit que Kourman s'est souvenu d'un poème qu'il connaissait.
- 26 Yâzzâr-du ser-i bännâr eghmân
il précède ici vers moi le [vautour que sa cruauté rend semblable à un] lion teinté [comme] d'un fard
Äghmu désigne l'action de se teinter d'un fard, en général de henné ; sur ce point, voir Casajus, 1987 b : 239.
- 27 Degh ezni, yel(a) imi d-es ightân.
dans le sang il a la bouche dans lui se dressant
- 28 Ent' a di-gân abbar di-ekmân,
lui ce que me faisant la saisie me faisant mal
Dans la version d'abord publiée, nous avons transcrit *abér* pour *abbar*, ce qui donne une légère différence de traduction. La lecture de la version de Gh. Mohamed et K.- G. Prasse (1989-1990) nous a incités à écouter à nouveau notre enregistrement, d'où la présente modification.
- 29 Gér lettadân adanân eglân.
entre les flancs les intestins partent
- 30 A-d-add-yofrây eblis di-ensân,
Jusqu'à ce que ici le perçoit le démon en moi dormant
Il faut comprendre que le poète s'est abandonné à une longue rêverie où il se voyait près d'être dévoré par des charognards et dont le tire soudain le (le désir amoureux) ; il voit alors d'un œil plus lucide et plus éveillé les images qui

le tourmentent ; une traduction du vers pourrait donc être : lorsque l'aiguillon du désir me tire de ma rêverie et me fait voir avec plus de distance cette image de vautour à laquelle je m'abandonnais un peu complaisamment. Dans le poème, c'est le désir lui-même (le) qui voit le vautour.

- 31 Yeghwâd-tu s-ebérew d-es igdân.
il [= le démon qui dormait en moi] le [= le vautour] frappe avec une vieille épée à lui étant égale
- 32 Mërâ-d efgâgên féll-i emdân.
Maintenant ici ils [= les corbeaux] battent des ailes sur moi ils sont achevés [= tous tant qu'ils sont]
Les corbeaux qui avec le vautour occupent les pensées du poète prennent ici une sorte de réalité ; dans sa soudaine détermination à sortir de sa rêverie, il a fait un geste brusque et ces corbeaux qui tournaient autour de lui battent maintenant des ailes, prêts à l'envol.
- 33 Nezlâl fêl terik, alâm igân.
nous glissons progressivement sur la selle le chameau est accroupi
C.-à-d. : moi qui dans mes rêveries étais à demi allongé, je tends mon bras dans un geste lent et paresseux vers la selle qui était à terre à côté de moi, pour la prendre et la mettre sur mon chameau.
- 34 Neghrâd-tât d-es ésési igdân,
nous avons achevé elle [= la selle] avec lui [= le chameau] le fait de serrer étant égal
C.-à-d. : nous serrons fermement sur le chameau une selle à sa taille. – La transcription de ce vers ne peut être considérée comme définitive. En effet, on attendrait normalement *ésés* et non *ésési*. Selon nos interlocuteurs, il y a là une licence poétique, mais la chose est malgré tout assez surprenante. K.- G. Prasse (*in litt.* 1989) nous suggère de lire *ésés ÿ-egdân*. Bien qu'elle laisse nos interlocuteurs sceptiques, cette lecture est plausible. Elle modifierait le sens du vers qui devrait alors se comprendre : je serre la selle totalement, d'une manière qui me convienne, qui me suffise. La variante recueillie par Gh. Mohamed et K.- G. Prasse (1989-1990) ne pose pas ce problème mais donne au passage un sens un peu surprenant.
- 35 Nettâf âw-tâmat édedw ishwân.
nous tenons le rejeton de la *tâmat* (*Acacia seyal* ou *Acacia ehrenbergiana*) rameau ayant bu [= étant vert et humide]
Pour la traduction adoptée dans la version finale, nous suivons le Père de Foucauld (1951-1952, t. 3, p. 1139). Les méharistes utilisent soit des cravaches proprement dites (*alekekod*, pl. *ilekewad*) faites dans du cuir de bovin, soit de petites badines (*alâwog*, pl. *ilâgwan*) comme celle dont il est question ici, faites d'une petite branche d'arbre qu'ils cueillent rapidement sur le chemin et débarrassent de ses feuilles, souvent sans prendre la peine de descendre de leur monture. – *Âw-tâmat* est une tournure poétique. On dit plutôt dans la prose : *arraw n-tâmat*.

2. Ghaïsha, voici l'heure où la torpeur du jour

- 36 Ghäysha, w' ézälé, s tu-nega klân.

Ghaïsha ce chant lorsque nous le faisons ils passent les heures chaudes de la journée

Comme souvent, le poète adresse de façon fictive son poème à une femme. Il est vraisemblable que c'est ici celle dont il est question dans la suite du poème mais ce n'est pas toujours le cas. Dans des poèmes plus longs, les auditrices imaginaires changent au cours du poème et ne peuvent toutes se confondre avec la ou les femmes aimées dont parle le poème.

- 37 Netîlweylewiy, gbêlä sollan.

nous balançons je soutiens doucement

Le verbe *lewylewiy* est un idéophone évoquant le mouvement du chameau qui va l'amble. *Egbel*, (ou *ekbel*) signifie au départ : soutenir, tenir à bout de bras. Le mot désigne aussi l'action du chœur qui accompagne, qui le chant d'une soliste (voir Albaka & Casajus, 1992, chapitre 3, texte d'introduction). L'idée est que le balancement régulier de la monture donne au poète la cadence à son chant, comme un chœur qui en chantant et frappant des mains accompagne une soliste.

- 38 Neghräs-d afär', iman-nän eknân.

nous traversons ici le lieu boisé notre âme est faite

Afär[a] désigne une étendue boisée, mais c'est aussi le nom d'un lieu-dit situé à une trentaine de kilomètres à l'ouest d'Agadez. Il est possible que le poète veuille parler de ce lieu-dit. Nous avons noté dans la première version publiée *neghlây-dd* au lieu de *neghräs-d*. La lecture de la version de Gh. Mohamed et K.- G. Prasse (1989-1990) nous a incité à écouter à nouveau notre enregistrement, d'où la présente modification.

- 39 Osé-dd Adälak éhäd, ensân ;

j'arrive à Adalak la nuit ils dorment [= tous dorment]

On hésite à l'écouter entre *Adälak*, *Azälak* et peut-être même *agbälak*. Nous avons opté pour la lecture rencontrant l'assentiment de la majorité de nos interlocuteurs, mais l'une des autres n'est pas exclue.

- 40 Wen kel-mistäba, ma hân ? Eglân.

ceux des gens de la conversation galante où sont-ils ils sont partis

Mistäba serait, selon certains interlocuteurs, la locution *mi s t-äba* ? ; l'expression se serait figée, de sorte qu'il nous paraît légitime de la considérer comme un mot, d'autant plus que l'étymologie est très douteuse, bien qu'intéressante ; qu'elle ait pu prendre le sens qu'elle a tiendrait à l'idée suivante : personne ne manque à la conversation galante, tous tiennent à y assister, ceux qui sont en quête d'aventures galantes aussi bien que ceux qui n'ont pas d'intention particulière et se contentent du rôle de spectateur ; le *mistäba* est l'exact équivalent du fameux *abal* des Touaregs de l'Ahaggar ; voir Foucauld, 1951-1952, t. 2 : 559 *sq.*

- 41 Noyäs-du bekhi wa rän emdân ;

nous allons à pas de loup ici vers la femme chérie qu'ils aiment ils sont finis [= que les hommes aiment tous, tant qu'ils sont]

Bekhi peut s'appliquer à un jeune homme ou un enfant aussi bien qu'à une femme. Il sert à désigner une personne objet d'une affection attendrie ; on dit en général : le *bekhi* de quelqu'un, le *bekhi* de tous, etc. On peut aussi dire *amubekhi*, f. *tamubekhit*.

- 42 Nerkân-tu, wer ehnäffât : yessân.

nous l'arrêtons brusquement il [= mon chameau] ne blâture pas il sait [qu'il ne doit pas le faire]

- 43 Nellâm daw ejir d-eyyân ensân,

nous glissons [la main] sous l'épaule dans un [= une personne] étant endormi,

- 44 Nedäs-tât, teg' éghnewi olghên

nous la touchons elle fait le fait de se blottir étant inexpugnable

- 45 De-téri, wäl' idarân elshân.

dans le pagne même les pieds sont couverts

Il est habituel qu'une femme, même consentante, commence par se montrer farouche à son visiteur ; c'est là un thème fréquent dans la poésie et dans la conversation. – Les Touaregs dorment souvent nus, enveloppés dans un pagne ou une couverture. C'est, semble-t-il, le cas ici.

- 46 Tenn-i-ddu : « Barar, ma tâhé ngom

elle me dit ici jeune homme où étais-tu tout-à-l'heure

- 47 S yegâ mistäba n-elmez yerghân

lorsque se fait la conversation galante du crépuscule étant ardente

- 48 Degh äddêw bârar d-eshkew idzân

dans [laquelle] fait compagnie le jeune homme et l'esclave riant

Ēshken, beaucoup plus que *ékli*, est en général un terme péjoratif sauf quand on s'en sert pour s'adresser à un très jeune enfant, auquel cas il devient affectueux. On peut parfois le traduire par le mot français , qui a aujourd'hui la même connotation péjorative. Ici, l'interlocutrice du poète précise que les esclaves présents à la réunion galante riaient. Le trait est peut-être méprisant : on imagine, au milieu de jeunes gens sachant faire preuve d'une certaine retenue malgré la gaité générale, les esclaves riant grassement. La retenue est la première qualité qu'on attend d'un homme libre, et il est fréquent de dire que les esclaves en manquent. Sur le mot *ékli* et ses connotations, voir Casajus, 1987 a : 89 sq. Ce que nous appelons ici est rendu par le mot *ässbäk* (à propos duquel voir Casajus 2000). Sur ce mot, voir Casajus, 1987 a : 22 sq et 1987 b.

- 49 As toy' *éhād* a-d yezlāl, oḍān
lorsque tu as laissé la nuit jusqu'à ce que ici elle glisse progressivement se couchent
- 50 Tellit d-eṭri, emgharān ensān ?
la lune et l'étoile les vieillards dorment
C.-à-d. : puisque les vieillards dormaient, les jeunes gens étaient libres de mener leurs entreprises galantes et le poète doit regretter d'autant plus d'être arrivé si tard. L'interlocutrice du poète, avec une coquetterie toute de convention, lui reproche doucement de s'être fait attendre.
- 51 Nenn-as : « Ma nāra mistāb' ilghān
nous lui disons que voulons-nous [qu'avons-nous à faire] de la conversation galante elle est sans valeur
Le dictionnaire de Gh. Alojaly (1980 : 111-112) distingue deux verbes, *alghen* et *elghen*, signifiant respectivement « être paresseux, lâche, manquer de générosité, être impuissant », et « être maudit » ou « maudire ». Le Père de Foucauld (1951-1952, t. 3 : 1113) signale également deux verbes ayant ces deux sens respectifs, mais qui sont tous deux morphologiquement semblables au deuxième verbe du dictionnaire de Gh. Alojaly. *Ilghān* ne provient pas ici d'un verbe à alternance vocalique, mais il a le sens que Gh. Alojaly donne à *alghen*. On trouvera au vers 498 du recueil de Moussa Albaka et Dominique Casajus un verbe semblable mais ayant le sens que *elghen* a chez Gh. Alojaly. Ce qui signifierait que deux verbes morphologiquement semblables dans l'Ahaggar le sont aussi dans le parler de Kourman, mais ne le sont pas pour certains informateurs de Gh. Alojaly.
- 52 Ma dd-yāsshêwād éles d-es izlān ?
que fait-elle ici attendre l'homme dans elle se distrayant
Le poète se vante de ne pas prendre part aux assemblées galantes fréquentées par le tout-venant et juge qu'il est assez sûr de son pouvoir de séduction pour mener à bien ses entreprises amoureuses sans profiter de ces facilités pourtant socialement admises.
- 53 Tenn-i : « Wer nār' arāt ki yekmān ;
elle me dit nous ne voulons pas la chose te faisant mal
- 54 Enker, teẓdem(ā) alām-nāk, onān ;
lève-toi tu enfourcheras ton chameau il est dressé
- 55 Äygās telmed' as Émeli issān
mais tu apprendras que le Possesseur sait
Émeli, est l'un des noms de Dieu les plus fréquemment utilisés.
- 56 Ārêgh-k' yān, nāra d' ér ki-yārān.
je t'aime toi un nous aimons aussi quiconque t'aimant
Il faut comprendre : je te demande de partir parce que certaines circonstances font que tu risques de me compromettre si tu t'attardes avec moi cette nuit mais sache cependant que je t'aime et que j'aime aussi ceux qui t'aiment. Ce thème d'une femme qui dit aimer le poète tout en se refusant à lui pour des raisons de convenances se retrouve au vers 368 du recueil de Albaka et Casajus (1992). – L'idée que, lorsqu'on aime quelqu'un, on ne peut qu'aimer aussi les autres personnes dont il est aimé (tout au moins ceux qui lui portent de l'amitié et de l'affection, ses parents, ses amis) revient fréquemment dans la conversation. – *K' yān (K(i)-iyān)* est presque prononcé *keyn* et vaut donc pour une syllabe. Mais peut-être faut-il penser que le récitant a trébuché et lire, comme le font Gh. Mohamed et K.- G. Prasse (1989-1990) : *ārêgh-kei nāra d(ā) ér kei(y)-ārān*.
- 57 Wen kel-ma-hān a dd-yosān, ejnān
ceux des gens ce que venant ici ils sont sanguinaires
L'expression *kel-ma-(ā)hān*, littéralement , qui n'appartient pas seulement à la langue poétique, désigne ceux dont on ne sait pas où ils sont, c'est-à-dire ceux dont les pensées, les sentiments, ne sont pas fixes, ceux qui font preuve d'irrésolution. Elle peut avoir un sens très éloigné de son sens originel et exprimer simplement le mépris.
- 58 De-san-nāk, wel-eyyān ki-oyyān.
dans ta chair aucun te laissant
Ce vers et les deux suivants exploitent l'expression , qui signifie : parler de quelqu'un en son absence, en général en mauvaise part ; l'interlocutrice du poète veut lui dire que les autres jeunes gens venus participer à la conversation galante parlaient de lui en mauvaise part, ; mais l'expression est prise à la fois dans son sens propre et dans son sens figuré, puisqu'il est question à la fois de médisance et de sang répandu. Notons que les Chleuhs semblent aussi donner à l'expression manger quelqu'un à belles dents, le sens de ; voir Galand-Pernet, 1972 : 131, vers 16 et 17.

- 59 As t-erâssämân, ghilân, orân ;
lorsqu'ils la saisissent d'un geste vif ils croient ils sont ouverts
Etre à une nourriture, c'est la consommer volontiers, estimer qu'elle est convenable. – Le verbe *ersem* évoque ici le geste d'un homme qui, rongant un os, tourne vivement la tête de côté pour détacher avec ses dents un morceau de viande. – *T* est au singulier alors qu'on attendrait le pluriel *tân* puisqu'il est mis pour *isan* ; il est sans doute utilisé ici pour des raisons de métrique. – Bien que telle ne soit pas l'opinion de nos interlocuteurs, on peut se demander si ce que nous lisons comme une forme du verbe *ighal* n'est pas en réalité une variante d'un mot relevé par le Père de Foucauld chez les Kel Ahaggar et qu'il note *ghilen* (1951-1952, t. 4 : 1713). La traduction finale n'en serait guère affectée, car le verbe *ighal*, s'il s'agit de lui, n'a qu'un rôle explétif.
- 60 Yezzûr ezni, a ghilân enwân.
le sang coule goutte à goutte ce que ils croient elle est cuite [et qu'il n'y a donc pas d'obstacle à ce qu'ils la dévorent totalement]
Ayant écouté à nouveau notre enregistrement après la publication de la version de Gh. Mohamed et K.- G. Prasse (1989-1990), nous avons corrigé *eghilân* en *a ghilân*. Le sens n'est pas modifié.
- 61 Egzârân-ki, ässholân, olân.»
ils te haïssent ils rendent semblable [leur comportement] ils sont semblables [dans l'indignité]
- 62 « Yässä d-yällä ed yamma yerghâm
S et L et M et il marque un point représentant une voyelle
Yässä, yällä et yammâ sont des lettres de l'alphabet touareg ; les alphabets touaregs sont consonantiques mais la présence d'une voyelle à la fin d'un mot est parfois signalée par un point, appelé *arigham* (noté par erreur *alägham* dans le recueil de Albaka et Casajus 1992) ; l'action de tracer ce point est désignée par le verbe *erghem* ; le vers pourrait donc se traduire par ; peut-être ces lettres de l'alphabet sont-elles une allusion au fait que les jeunes médisants dont il est question ont utilisé, comme le font parfois les jeunes gens entre eux, un argot appartenant à un type appelé *tagennegent*. Certains de ces argots reviennent à détacher les consonnes qui composent les mots.
- 63 Äyy-én tâttân-i, drâwân, olân,
laisse-les ils me mangent ils partagent ils sont semblables [dans l'indignité]
Sur la transformation de *tâttîn* en *tâttân*, voir Casajus, 1985 : 12, § d. – Ce phénomène, qui n'est pas particulier à la poésie, est traité par K.- G. Prasse dans son introduction au livre de Gh. Mohamed, 1989-1990, I : 52, § 16.
- 64 Ma der d-ekkân azâl der-i gdân ?
avec quoi vont-ils ici vers une branche à moi égale
C.-à-d. : où trouveront-ils une branche à ma taille et dont ils pourraient me battre.
- 65 Esnat, asâwad, mër di-oyyân.
deux [yeux] un regard et voilà ils me laissent
- 66 Wer kām-zé-ttāw' ar a di-egân
je ne t'oublierai pas jusqu'à ce que me fassent
La tournure *wer kām-zé-ttāw' [é]* appartient à la tawllimmat ; on dirait dans la langue de l'Ayr *wer zé-kām-ättāwé*. La tournure usuelle eût été incompatible avec la métrique.
- 67 Ess' élan, äb enfas der-i glân,
sept années il n'y a plus le souffle avec moi étant parties
- 68 Emmîndân ghâsan, éläm elyâm. »
sont complètement détruits les os la peau est dissoute
Sur *éläm*, voir vers 16, *supra*.
- 69 Téné-ta-dä z' a d-elmâda ssan
cette année-ci donc que j'ai appris ce que
Le poète va maintenant chanter la chance que constitue le fait d'avoir un bon chameau et de courir le pays avec lui. Le lien avec ce qui précède ne va pas de soi, mais il tient sans doute à ce que, dans l'imagerie poétique, le chameau est le fidèle compagnon du poète en route vers celle qu'il aime. – Le mot *ssan*, ou *assan*, sert en général à introduire une rupture de construction (voir Casajus, 1985 : 13), comme le français : à savoir. Ce n'est pas vraiment le cas ici, où *assan* introduit une subordonnée complément de *elmädä*, comme pourrait le faire la conjonction *s*.
- 70 Têla wer tãh' ar alãm osân ;
la possession elle n'est pas sinon le chameau il est venu [= il est ici, près de toi, au moment où tu en as besoin, il est fidèle]
- 71 Tellîglâg tewa, daw-es illâm.
elle est abondante et touffue la bosse sous lui il [= le chameau] est tressé [= son ventre est tendu comme une natte tressée car il est musculeux.]
- 72 As d-es tosäs tãmzak d-es igdân.
lorsque dans lui est serrée la selle de prix étant égale à lui

Il existe plusieurs sortes de selles. La selle dite *tāmzak* est fabriquée par les artisans de la région d’Agadez et est la plus prisée.

- 73 Tesâknēgh s-ākéw n-ebsegh ishwân,
tu montres avec la racine de l’arbre nain ayant bu [= étant vert]
C.-à-d. : tu fais le geste de frapper ta monture avec la racine de gommier vert qui te sert de cravache. – Lorsqu’un chameau est bien dressé, il suffit pour qu’il accélère l’allure de lever sa cravache comme si on s’apprêtait à l’en frapper, sans nécessairement le frapper effectivement. – L’*absegh* serait selon le Père de Foucauld l’*Acacia tortilis Hayne*, ou « gommier mâle ». Le dictionnaire de Gh. Alojaly (1980) traduit le mot par « arbre nain », traduction qui nous paraît correspondre au sens assez large que ce mot a chez les Kel Ferwan.
- 74 Tegrâw-ki tära n-ér ki-egrân,
te saisit l’amour de quiconque te comprenant
- 75 Noyy(a) adebbādeb dāy-dä yegân.
nous laissons le bruit régulier [des pas de chameau] ici [= avec régularité] se faisant.

3. Hier, j'ai passé le jour impuissant à rien faire

- 76 Endazel z' eg' ékelli irbân,
hier donc j'ai fait le fait de passer la journée perdant son temps
- 77 Nekânn anâgād, éghâf iqqân ;
nous faisons le fait de porter le voile facial la tête est attachée
Sur « la tête attachée », voir vers 100 du recueil de Albaka et Casajus (1992) ; il semble qu'il y ait ici un jeu de mots sur cette expression car le poète parle de sa «tête attachée» juste après avoir mentionné qu'il était voilé, et que donc sa tête était au sens propre comme attachée.
- 78 Tegrâw-i tãra s-seksen iman ;
m'a pris l'amour et le fait de haïr [mon] âme
«Haïr son âme», c'est-à-dire se haïr soi-même, c'est être accablé de souffrances au point de prendre la vie en horreur. – L'enregistrement n'étant pas très clair, nos interlocuteurs ont hésité entre : *tegrâw-i tãra s-seksân(ä) iman* et *tegrâw-i tãra d-seksen iman*. Dans une publication antérieure, nous avions suivi les partisans de la première lecture, mais le texte de Gh. Mohamed, où l'autre lecture est adoptée, nous a incité à donner raison aux partisans de cette seconde lecture. Le sens n'en est pas profondément changé.
- 79 Imutag dâ z', oyyêgh-tân emdân,
les affaires aussi donc je les laisse elles sont finies [= toutes, tant qu'elles sont]
- 80 Negâ taghãra nn-elmesh yensân,
nous faisons le comportement du pintadeau dormant
- 81 Nesâlâl efus édäg erghân.
nous faisons suivre [de] la main le lieu brûlant
C'est le cœur qui est ici brûlant.
- 82 A-din eswâd', ogg' éles imdân,
lorsque que là-bas nous regardons je vois un homme achevé [= un être réalisant au plus haut point les attributs d'un homme, la force, la grande taille, etc.]
Cet « homme achevé » que le poète croit apercevoir serait en fait le démon de l'amour qui le tourmente.
- 83 Wer nesseltâf éjãkrãd eghtân
ne faisant pas tresser [ses cheveux] [ayant] la chevelure crépue dressée...
- 84 Wa n-eblis yelân éghâf egdân
... d'un diable ayant la tête égale
- 85 Ed-wa n-ãrrãhaji n-Efélân.
avec celle d'un bœuf de Peul
- 86 A tu-lãqqãn', engom-dã yelghân
je le maudirais et de toute façon il est maudit
Sur le verbe *elghen*, voir vers 51, *supra*. – *Engom* a ici les connotations commentées à la note du vers 157 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 87 Wa d-i-hhãdãn éneslem eghrân :
celui me jurant [par] le lettré ayant lu
Cet interlocuteur imaginaire que le poète maudit est toujours le démon du désir, qui lui susurre des paroles cruelles. – A propos du mot *éneslem*, l'un de nous deux a commis, sur la fois d'étymologies populaires, une regrettable erreur, en associant ce mot à l'arabe *'alam* (Casajus, 1987 a : 210). En fait, comme nous l'a fait observer K.- G. Prasse (*in litt.* 20.10.1989), il faut le rattacher à la racine SLM. L'*éneslem* est étymologiquement le musulman. Mais ce mot a rarement son sens étymologique et il désigne le plus souvent ce musulman par excellence qu'est celui qui sait lire et écrire l'arabe. C'est pourquoi, il faut le plus souvent le traduire par «lettré».
- 88 « Ar a d-ak neg édwa kiy-ekmân,
jusqu'à ce que nous te fassions le fait d'arriver le soir te faisant mal
C.-à-d. : je n'aurai de cesse que tu fasses une halte nocturne dont tu auras à souffrir. – Sur *édwa*, voir vers 117 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 89 Féll as wen yãh'ãmãghrãk eknân
parce que ceux [parmi lesquels] est la beauté unique étant faite
- 90 Ähãn gér Kãzan d-eggi eksân.
sont entre Ikazan et le panorama étant herbeux

Ce qu'on appelle *eggī* est un paysage tel qu'il peut se découvrir à celui qui se tient sur un lieu élevé et laisse son regard porter jusqu'à l'horizon. – Le démon du désir fait ici souffrir le poète en lui rappelant en quel lieu campe la famille de celle qu'il aime et en l'incitant donc à faire une halte dans ce lieu où il risque de souffrir s'il n'est pas aimé.

- 91 Yemīlawāg ennur tāt-ilshân :
elle luit la lumière la vêtant
- 92 Élgħan ed-teghess', iri eknân
[lumière constituée par le rayonnement émanant de] les jambes et le buste et le cou étant fait
Dans une publication antérieure, nous avons donné ce vers sous la forme : *Élgħan ed-teghessa, d iri (y)eknân*, incorrecte du point de vue de la métrique. La publication de l'ouvrage de Gh. Mohamed et K.- G. Prasse (1989-1990) nous a incité à écouter à nouveau notre enregistrement, d'où la correction adoptée. Le sens n'en est pas modifié.
- 93 Fél esrād ejw', entā yedrân.
sur [lequel] repose le régime de dattes lui il est tressé serré
- 94 Wa timennewak n-ezref eskhân,
ceci [= ce dont ont parlé les vers précédents] bijou d'argent étant fort
On entend *timennewas* sur l'enregistrement – et c'est là la version que donnent Gh. Mohamed et K.- G. Prasse – mais il s'agirait selon nos interlocuteurs d'un lapsus.
- 95 Tāzzāwzāwt heli nn-ileg ishwân. »
couleur verte [de] la feuille de l'*ileg* ayant bu [= étant humide et frais.]
Heli est rare dans la langue courante ; on dirait plutôt *ala*. L'*ileg* est peut-être la plante qui s'appelle dans l'Aħaggar *aleggi* et que le Père de Foucauld (1951-1952, t. 3, : 1004) décrit comme un jonc de grande espèce.
- 96 Dāy-d a dd-enkār', alwatān ezrân,
ici ce que ici je me lève les pensées sont épuisées [= perdent leur netteté, se troublent, se mêlent]
- 97 Emītagħwān, ekhwālān, eghwān.
elles poussent des cris ensemble elles se pressent elles poussent des cris
Un peu comme aux vers 23 et suivants, les pensées obsédantes du poète sont comparées à des oiseaux qui l'étourdissent de leurs cris.
- 98 Nebāz-d alāwāntagh der-i-shrân,
nous saisissons ici la souplesse [= le chameau souple] étant d'accord avec moi
- 99 Fél tebdād tew', enzadān eghtān.
sur est debout la bosse les poils sont dressés
Avoir la bosse bien droite est pour un chameau un signe de santé : lorsqu'il a entamé ses réserves de graisse, elle s'affaisse.
- 100 Neqqān d-es terik, entā yessān ;
nous attachons dans lui la selle lui il sait [ce que je veux de lui]
- 101 Nezdām, tāgg' āsak n-imī idzān ;
nous enfourchons je fais le murmure de la bouche riante
- 102 Yegdāl titelēn d érāz ilyām ;
il empêche les bandeaux du voile [= le mouvement rapide de sa marche m'empêche d'arranger les bandeaux de mon voile facial] et le talon se dissout [= transpire]
Un méhariste a le pied posé sur le cou de sa monture et le presse de son talon lorsqu'il veut le faire aller d'un bon pas (voir vers 292 du recueil de Albaka et Casajus 1992). Le frottement du talon contre le cou de l'animal peut le faire transpirer. – Le *d* est peut-être du type mentionné au vers 80.
- 103 Ad-nenmerkāb ēbenger ezdān,
nous nous mettons à tirer mutuellement la longe tressée
C.-à-d. : le chameau et le poète tirent chacun de son côté sur la longe, le premier parce qu'il voudrait qu'elle soit détendue pour pouvoir aller d'un train rapide, le second pour le retenir. – Sur *ēbenger*, voir vers 174 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 104 Nenn-as : « Äg-tālāmt ki-ntā, sollan. »
nous lui disons fils de la chamelle toi-lui doucement
Sur la locution *äg-tālāmt* voir vers 13, *supra*. – Sur *ki-(e)ntā*, voir vers 114 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 105 Yenna : « Nāk z' ār' éberyed élwān
il dit moi donc je veux le fait de lâcher [la longe] étant large
- 106 Fél a d-ak neg éghārghār egdān
pour que nous te fassions la course étant égale

- 107 D ye n-abal yāh' égāndāl eghwân. »
avec celle du jeune chameau non encore dressé [dans lequel] est le bouclier gémissant
C.-à-d. : la course... comparable à celle d'un jeune chameau non encore dressé et qui dans sa course rapide ferait tressauter le méhariste qui le monte, de sorte qu'on entendrait grincer son bouclier. – Sur le *d* initial, voir vers 80 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 108 As tezlāl tefuk mērā tetrām,
lorsque le soleil glisse lentement maintenant il est à l'ouest
- 109 Neggāz-d éderiz n-ekli yédwân ;
nous entrons ici dans l'empreinte d'un esclave rentrant chez lui le soir
Sur *adwān*, voir vers 117 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 110 Nēwād-ti-d, neg-as : « Isālan ma-n ?
nous l'atteignons ici nous lui faisons [disons] les nouvelles quoi de
- 111 Éfāf d-ārkāwāl, ta nāra ma-n ?
sein et amitié indéfectible celle que nous aimons quoi de
C.-à-d. : au nom du sein qui nous a nourris et de l'amitié indéfectible qui existe entre nous, dis-moi ce que tu sais de celle que j'aime. – Il est fréquent que les Touaregs des familles aisées aient eu une esclave pour nourrice ; il n'est donc pas étonnant que le poète ait pour frère de lait un esclave. – *Ārkāwāl* est l'équivalent du *āllāmana* rencontré au vers 158 du recueil de Albaka et Casajus (1992). – Il y a quelque chose d'un peu indécent dans la question que le poète est censé poser à l'Agdal, si bien qu'on peut se demander si la bonne lecture du vers n'est pas *tanāra ma-n*, où *tanāra* serait à rattacher à un verbe apparemment inconnu de nos interlocuteurs, *ener* «guider». Il faudrait comprendre : donne-moi le chemin.
- 112 Émārkéd yāha gh ér d-iy-ennân :
le mérite est auprès de quiconque me disant
Le *gh* est purement euphonique, et destiné à éviter l'hiatus.
- 113 Tāh'-ākal kāza 'enki ishkām. »
elle est dans tel pays ainsi [ma situation, quoique douloureuse] sera malgré tout préférable
Sur *ishkām*, voir vers 121 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 114 Yenn-i-du : « Bārar, ki-ntā, sollan,
il me dit ici jeune homme toi-lui doucement
Sur *ki-ntā*, voir vers 114 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 115 Äyy a rōrādān d' a kīy-enghān ;
laisse ce que étant pressé aussi ce que te faisant mal
- 116 A ki-sshiwed' asmet kīy-ezlān
je te ferai atteindre la joue te consolant
- 117 D-im' ikkīrkārān, tolās yosshām.
et la bouche étant nettoyée par frottement de plus elle est lavée
Les hommes et les femmes ont l'habitude de se nettoyer les dents en les frottant avec une brindille dont les fibres jouent un rôle comparable à celui des poils d'une brosse.
- 118 As tāt-d-emmār' engom-dā, tersām
lorsque je suis ici passé auprès d'elle auparavant elle avait jeté [sur elle]
- 119 Ilāsshān sāwa d-enzer olān.
des vêtements parité avec le sang coulant du nez ils sont semblables
L'image est un peu curieuse. La brillance et le satiné du tissu le rendent comparable à du sang.
- 120 Tāhōr-ak d-āshāghu tāt-yosān,
elle s'accorde pour toi [= figure-toi qu'elle s'accorde] avec le jeune homme venant à elle
- 121 Yāmos émeji-nnēt de teshkām ;
il est son ami avec [lequel] elle va mieux [= elle connaît le réconfort]
Sur *teshkām*, voir vers 121 et 525 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 121 Wār-gé mistāba tāggān, edzān.
non pas la conversation galante ils font ils rient
Le sens de ce vers et des deux précédents est celui-ci : je veux bien te guider vers cette femme mais je dois te prévenir qu'elle est farouche. Elle ne se plaît qu'en compagnie de l'homme qu'elle aime et qui lui apporte le réconfort, et elle repousse tous les autres. Elle n'est pas du genre à faire la coquette avec des jeunes gens qu'elle n'aime pas et qui viendraient faire les galants devant elle. A cela, le poète va répondre dans les trois vers suivants : je sais bien tout cela, mais je crois justement être celui qu'elle aime. En tout cas, je l'ai été et j'espère l'être encore. Sur *tāggān*, voir vers 63, *supra*.

- 122 – Haba, shiwed-i, ki-ntä, nessân,
allons fais-moi atteindre toi lui nous savons
Sur *ki-(e)ntä*, voir vers 114 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 123 Ennebda, näk a ghilä neshkâm.
autrefois moi je croyais nous allions mieux
C.-à-d. : je pense qu'autrefois j'avais une certaine place dans le cœur de cette femme. – Sur *neshkâm*, voir vers 121 et 525 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 124 Kälä d-i-teg' elwéshi ittyân.
autrefois elle m'a fait la promesse mangeant [= contraignant]
- 125 Kund-b' as tamtet a ymôsân assan
si non pas que la femme ce que étant à savoir
Tamtet est ici la femme en général. Les propos tenus dans ces vers ont un caractère proverbial. Il faut comprendre : certes, cette femme m'a aimé autrefois et me l'a juré, mais il faut aussi tenir compte du fait que la femme est un être infidèle et cruel. – Sur *kund-ba*, voir vers 163 du recueil de Albaka et Casajus (1992). – Sur *assan*, voir vers 69 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 126 Wâr-g' a ki-teru, tännä tekhdâm ;
non pas ce que elle t'aimera tu diras elle travaille [= elle se fait un souci de t'aimer]
Sur *tännä*, voir vers 126 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 127 Terâzz ârkâwâl y ér tät-yârân,
elle brise la fidélité indéfectible à quiconque l'aimant
Le mot *ârkâwâl* équivaut au mot *ällämana* rencontré au vers 158.
- 128 Tessekn as kälä-d entä kefran. »
elle montre que autrefois aussi elle caporal
C.-à-d. : elle montre que c'est en fait elle qui a l'initiative dans la liaison. – *Kefran* est le mot français « caporal ».
- 129 Däy nelghaghäs-in mērā sollan ;
Ici nous allons à petite allure là-bas maintenant doucement
- 130 A-din noyäs, emgharän ensân,
lorsque là-bas nous avançons en silence les vieillards dorment
- 131 A-din nessegân d-edker (y)enzân ;
lorsque nous faisons baraquier avec la fureur [de l'amour] valant
Certains interlocuteurs nous ont suggéré que *edker* « la fureur » pourrait être une image désignant le chameau du poète. Cette interprétation n'est pas à exclure.
- 132 Oyyégh-tu de muza, nta yonân.
je le [= le chameau] laisse dans l'aire située à l'ouest de la tente lui est dressé
Sur les *imuza*, voir vers 135 du recueil de Albaka et Casajus (1992) et Casajus (2007).
- 133 Noräk ser tämäsn' éghäf etrâm.
nous contournons vers le nord la tête est dirigée vers l'ouest
Il s'agit de la tête de celle que le poète visite. Il a laissé son chameau à l'ouest de la tente, a contourné celle-ci vers le nord, et entre dans la tente par l'est. La femme visitée est allongée la tête à l'est et regarde donc vers l'ouest (voir vers 186 du recueil de Albaka et Casajus (1992)). – *Tämasn[a]* n'est pas un mot usuel dans la langue de Kourman. On dirait plus fréquemment *Ayer* ou *téžälgé*.
- 134 A d-es tâkkäs' édes tät-yähân,
je me mets à lui ôter le sommeil en elle étant
- 135 Nāmos amāhul n-igi igân ;
nous sommes celui qui a l'audace de l'acte étant fait
On dit couramment dans la prose *yāmos amehul n-igi* et l'ajout de *igân* n'a sans doute qu'un rôle explétif. Sur la tournure pléonastique *igi igân*, voir vers 90 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 136 Teff-i-dd ässälam s-élez ighmân,
elle me donne ici le salut avec le poignet étant fardé
- 137 Yeqqânân meka d-elkez olân
il a attaché la bague et le bracelet étant semblable
Par métonymie, c'est le poignet de la femme visitée qui porte une bague. – *Meka* nous a été donné comme un mot haoussa.
- 138 Nenn-as : « Enker, iman-nän ekhlân,
je lui dis lève-toi notre âme est malade

- 139 Yegrâw-an esuf-nâm d-îy-enghân.»
il nous a pris la solitude de toi me tuant
Sur *esuf*, voir vers 208 du recueil de Albaka et Casajus (1992) et Casajus (2000).
- 140 Tenn-i-du : « Bârar ki-ntâ sollan,
elle me dit jeune homme toi lui doucement
Sur *ki-ntâ*, voir vers 114 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 141 Nogl(a)-ik teggema, fâwdâ nendâm,
nous te surpassons [quant à] l'amour toujours nous sommes plongée dans les pensées
- 142 Yegrâw-an esuf-nâk d-îy-eglân
il nous a pris la solitude de toi pour moi étant partie
Sur *esuf*, voir vers 208 du recueil de Albaka et Casajus (1992) et Casajus (2000).
- 143 D-egerri, yedâg shi-dâ, yetrâm ;
avec [ma] compréhension elle se dirige là-bas elle va vers l'aval [= là où tu es]
Ce vers et le précédent doivent se comprendre : la tristesse due à ton absence s'est emparée de moi et accompagne sans cesse mon esprit, me faisant aller en pensée vers l'endroit où tu es.
- 144 Nekn-ak tojeya. Sogeri ḍmân ! »
nous te faisons l'impatience de te voir que la coquetterie s'éloigne
Il n'est pas habituel qu'une femme avoue ainsi ses sentiments. D'où ce vers, par lequel l'interlocutrice du poète s'excuse et qui doit se comprendre : au diable la coquetterie ! Je n'ai pas honte de dire que je t'aime. – Le verbe *ejjey*, dont *tojeya* est le nom verbal, a à la fois le sens de « guérir » et celui de « attendre impatientement, désirer ardemment la venue de ». Il avait le premier sens au vers 197 du recueil de Albaka et Casajus (1992), il a le second ici. On doit cependant noter que le Père de Foucauld (1951-1952, t. 4 : 1941 et 1943) mentionne l'existence de deux verbes différents, *eẓẓi* et *eẓi*, qui ont respectivement le premier et le deuxième sens. Cela pourrait signifier qu'il y a en réalité deux verbes *ejjey* chez les Kel Ferwan et que, pour l'un des deux, la consonne *j* du radical est ou a été emphatique. Mais, selon nos interlocuteurs, l'homonymie est totale, de sorte qu'il faudrait supposer, soit qu'ils sont indifférents à l'existence d'une emphase, soit que celle-ci a disparu.
- 145 Dâÿ-d' a-d todâz aftek d-es illân
ici lorsque elle cherche à tâtons le corsage avec elle étant
- 146 Gér sedfâr d-âgéd d eyyân odân.
entre les tapis et l'éged et un tombant
C.-à-d. : le corsage qui se trouve sous les tapis posés sur l'éged, et tandis quelle tâtonne pour s'en saisir, l'un des tapis tombe. – Sur l'éged, voir vers 190 du recueil de Albaka et Casajus (1992), et Casajus 2007.
- 147 Yekna-du ser-i néfz iglân
il fait ici vers moi le palmier-dattier partant
C.-à-d. : elle se dresse devant moi, telle un palmier-dattier élané. – Il est possible qu'il faille entendre non *iglân* mais *igrân*. Il faudrait alors traduire : elle se dresse devant moi, pleine de compréhension et d'amour, et semblable à un palmier-dattier.
- 148 Kîy-essîktân enézem izdân
tu rappelant la liane étant tressée
La deuxième personne de *ki* a la même valeur rhétorique que celle de *tännä* au vers 126 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 149 I dd-yessheggân ad-yeqqel, ikmâm.
quiconque ici passant la tête [entre les nattes de la tente] pour regarder retournera il est muselé [= il resserre son voile]
C.-à-d. : quiconque passant la tête entre les nattes de la tente pour jeter un coup d'œil à l'intérieur car il a l'intention de lui rendre visite s'en retourne en resserant avec confusion son voile sur sa bouche car il a compris en voyant un homme et une femme en conversation tendre qu'il a été importun.
- 150 Kellu-k n-etri ezlâlân, odân ;
tout chacun d'étoile glissant doucement tombant
- 151 Yeqqâl denneg i mällân, igdân.
devient l'Est un étant blanc étant égal [= uniforme]
- 152 As yeghw' ekeji ghur-îy ellân,
lorsque chante le coq auprès de moi étant
- 153 Tenn' : « Eghrêgh-ki, Yäll', ér d-ek igân
tu dis je t'appelle toi Dieu quiconque dans toi faisant

En disant *tenn[é]*, le poète s'adresse à lui-même. – Le premier pronom de la deuxième personne, *ki*, s'applique à Dieu, tandis que le second, *ek*, ainsi que le *ki* du vers suivant, s'appliquent à la nuit, à qui le poète fait mine de s'adresser. Ce trait est usuel dans les invocations. On dira par exemple à un homme qui part en voyage : *Yälla tefḡgh-ak albaraka* « Dieu, Tu te donnes la bénédiction », où le sujet du verbe est Dieu tandis que son complément est l'homme à qui on s'adresse. – Ce vers a été donné dans une la première publication de cet article sous la forme : *tenn(a)* : « *Eghbrégh-ki...* », indiscernable phonétiquement de la présente version. Mais Gh. Alojaly nous a fourni depuis lors un autre enregistrement, où le même récitant dit : *enn(é)* : « *Eghbrégh-ki...* », ce qui est d'ailleurs la version de Gh. Mohamed et K.-G. Prasse (1989-1990). Il est peu probable qu'un même récitant ait donné deux versions de sens totalement différents. Or, ce serait le cas si nous maintenions le *tenn(a)* de notre première publication car c'est alors la femme qui parle, alors que cette différence disparaît si nous adoptons *tenn(é)* car alors c'est le poète qui s'adresse à lui-même.

- 154 Taddat n-eyyän éhäd kiy-oglan. »
l'ajout d'une autre nuit te surpassant
- 155 Yetîfrar änay, tännä neshkâm.
devient importante la vue du dis nous allons mieux
Sur *tännä*, voir vers 126 du recueil de Albaka et Casajus (1992). – Sur *neshkâm*, voir vers 121 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 156 Nesâghlâf enézer d-iy-enfân.
je dis adieu à [l'aimée semblable à] l'herbe en train de pousser m'étant utile [= m'ayant apporté le réconfort]
- 157 Derogh näggäwâr, fäwdä nentâm.
presque nous sommes assis toujours nous sommes attachés
- 158 Tenn-i-du tämara : « Enk' idmân !
me dit ici la monture ainsi qu'il s'éloigne
- 159 Khé ki, emgharân eswâdân, eghjân. »
ah toi les vieillards regardent ils s'étonnent
C'est évidemment une grave faute contre les convenances que de compromettre une femme en s'attardant dans sa tente au vu de tous.
- 160 Däy-d' a dd-enkâr', idarân erzân.
ici ce que ici je me lève [mes] jambes sont brisées
- 161 Etûb', Émeli-nin d-iy-elân !
je fais pénitence mon Possesseur me possédant
Sur *Émeli*, voir vers 55, *supra*. – Sur la tournure pléonastique avec *Émeli* et *ilân*, voir vers 90 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 162 Fëll-am ta s eg' ézezwer igdân
pour toi celle avec je fais le fait d'accorder de l'importance étant accompli
- 163 Wa yega muzâr y egbed d-yeqqân,
que fait celui qui précède au sac il a attaché
[E]muzâr « celui qui précède » est ici un chef de tribu et non Dieu comme au vers 278 du recueil de Albaka et Casajus (1992). Les chefs de tribu sont aujourd'hui préposés par l'administration nigérienne à la collecte de l'impôt, collecte sur laquelle une ristourne leur est consentie (voir Casajus, 1987 a : 128). Le poète s'excuse devant Dieu d'accorder à celle qu'il aime autant d'importance qu'un chef de tribu n'en accorde à l'argent qu'il a collecté et qu'il contemple avec convoitise.
- 164 Ähânât teméda, entä yerzâm.
[où] sont les centaines lui est payé
- 165 Ällah-u kebar, ghéla nessân
Dieu grand cependant nous savons
On utilise l'exclamation arabe *Ällah-u kebar* pour manifester qu'on s'incline devant la terrible grandeur de Dieu (voir Casajus, 1987 a : 288). La mort étant la principale occasion où Dieu manifeste sa puissance, c'est l'expression qu'on doit prononcer lorsqu'on apprend le décès de quelqu'un. Il est donc normal qu'elle introduise ici une réflexion sur la mort. On la retrouve, introduisant également une réflexion sur la mort, au vers 1553 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 166 Ad-neqqel käla zund kâl' a ygân ;
nous redeviendrons non comme autrefois ce que faisant
C.-à-d. : nous redeviendrons comme si rien de ce que nous sommes n'avait jamais été. Il faut comprendre que le poète se sent un pécheur lorsqu'il songe au prix qu'il accorde à une femme, alors qu'il sait bien que, dans ce monde périssable, rien n'a vraiment de prix.

- 167 Tāmos eddenét éhäre klân.
est le monde un troupeau passant les heures chaudes de la journée
Commence ici une admirable évocation du jour du Jugement dernier. Dans ce jour de colère, l'humanité sera misérable et à la merci de Dieu, aussi misérable qu'un troupeau lorsque pèse sur lui la chaleur de midi. – Sur *eddenét*, voir vers 1, *supra*.
- 168 Ejil wāy tefuk dadā telghām,
ce jour le soleil ici est abondant
On hésite à l'audition entre *telghām* et *terghām*, mais nos interlocuteurs excluent la seconde possibilité, retenue cependant par Gh. Mohamed et K.- G. Prasse 1989-1990).
- 169 Eljomännäha rîgräg, erghân ;
l'enfer crépite étant ardent
Eljomännäha est le mot arabe *al-johannama* (la Géhenne), déformé d'une manière analogue au *elbeghina* du vers 151.
- 170 Wen elkäwsär' esshâfân, ennân :
ceux de l'al-Kawthar nagent disent
Elkäwsära nous a été donné par nos interlocuteurs comme désignant le Paradis. En fait, T. Yacine, spécialiste de littérature berbère, nous a fait remarquer qu'il y a là une allusion transparente à la Sourate 108, où un fleuve du Paradis apparaît sous le nom de *Kawthar*. Nos interlocuteurs connaissent sans doute cette sourate car ils ont retenu le mot *kawthar* sous la forme *kawthara* où il y apparaît, mais semblent ignorer ce que le mot désigne exactement. Il semble, mais la chose n'est pas nette, que le récitant ait prononcé le mot à l'arabe, en prononçant correctement le *th*, que les Touaregs transforment d'habitude en *s* (le prénom Othman devient ainsi Osman). Ce serait l'indice d'une exceptionnelle connaissance de l'arabe. Comme la chose n'est pas nette sur l'enregistrement, nous avons préféré adopter la transcription correspondant à la prononciation touarègue usuelle de ce mot.
- 171 « Igodan-näk, Émelwi imdân. »
remerciements de toi Celui qui est vaste étant achevé
Sur *Émelwi*, voir vers 414 du recueil de Albaka et Casajus (1992).
- 172 Téné-ta z' äh-i suf d-ïy-enghân ;
cette année donc est en moi une solitude me tuant
Sur *[e]suf*, voir vers 208 du recueil de Albaka et Casajus (1992) et Casajus (2000). – On hésite à l'audition entre *(y)äb(a)-i* et *äbê* (relevé par Gh. Mohamed et K.- G. Prasse), mais le sens du vers n'en est pas affecté.
- 173 Neh' imi n-tewardé d-imî ikmam
nous sommes dans la bouche d'un creux naturel dans la roche où l'eau de pluie s'amasse et d'une bouche elle est muselée étant obturée par le voile
L'endroit serait, par métonymie, la vallée où se trouve ce creux naturel.
- 174 Wer ogg' eddunât-in wâl' a lân
je ne vois pas mes gens même ce qu'ils ont.

Bibliographie

- ALBAKA, Moussa & Dominique CASAJUS, 1992. *Poésies et chants touaregs de l'Ayr*, Paris, L'Harmattan.
- ALOJALY Ghoubeïd, 1975. *Histoire des Kel-Denneg avant l'arrivée des Français*, Copenhague, Akademisk Forlag.
- 1980. *Lexique touareg-français*, Copenhague, Akademisk Forlag.
- BERNUS, Edmond, 1967. Cueillette et exploitation des ressources spontanées du Sahel nigérien par les Kel Tamasheq, *Cahiers ORSTOM, Série sciences humaines* 4 (1) : 31-52.
- 1979. L'arbre et le nomade, *Journal d'agriculture traditionnelle et de botanique appliquée* 26 (2) : 103-138.
- BERNUS, Edmond & Ehya AGG-ALBOSTAN AG-SIDIYAN, 1987. L'amour en vert (en vers ?) ; « sa peau est comme... », *Journal des Africanistes* 57 (1-2) : 109-115.
- CASAJUS, Dominique, 1985. *Peau d'Âne et autres contes touaregs*, Paris, L'Harmattan.
- 1987a. *La tente dans la solitude*, Paris, Maison des sciences de l'homme/ Cambridge, Cambridge University Press.
- – 1987b, Parole retenue et parole dangereuse chez les Touaregs Kel-Ferwan, *Journal des Africanistes* 57 (1-2) : 97-107.
- 2000. *Gens de parole. Langage, poésie et politique en pays touareg*, Paris, La Découverte.
- 2007. La tente tournée vers le couchant, *L'Homme* 183 : 163-184.
- 2012. *L'aède et la troubadour*, Paris, CNRS Éditions.
- FOUCAULD, Charles de, 1951-1952. *Dictionnaire touareg-français. Dialecte de l'Ahaggar*, Imprimerie Nationale, Paris, 4 t.
- GALAND-PERNET, Paulette, 1972. *Recueil de poèmes chleufs. I, chants de trouveurs*, Paris, Éditions Klincksieck.
- MIQUEL, André, 1984. *L'amour poème*. Choix de poèmes traduits de l'arabe et présentés par André Miquel, Paris, Sindbad.
- MOHAMED Ghabdouane, PRASSE Karl-G, 1989-1990. *Poèmes touaregs de l'Ayr*, Copenhague, University of Copenhagen, 2 t.
- NEWBY, John, TCHOLLI, Ahmed & Susan CANNEY, sans date. *Lexique de la faune et de la flore Tamasheq-Français-Anglais-Scientifique*, Niamey, Réserve naturelle de l'Aïr et du Ténéré.
- NICOLAISEN, Johannes, 1963. *Ecology and culture of the pastoral Tuareg, with particular reference to the Tuareg of Ahaggar and Ayr*, Copenhague, National Museum of Copenhagen.
- OZENDA, Pierre, 1977. *Flore du Sahara*, Paris, Éditions du CNRS.
- PETITES SŒURS DE JÉSUS, 1974. *Contes touaregs de l'Aïr*, Paris, SELAF.
- PEYRÉ DE FABRÈGUES, Bernard, 1977. *Lexique des noms vernaculaires de palintes du Niger. I, noms scientifiques-noms vernaculaires*, Maisons-Alfort, Institut d'élevage et de médecine vétérinaire des pays tropicaux.